

JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX :

(PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1^{re}. ANNÉE.]

Samedi, 9 Janvier 1841.

[No. 5.

SOMMAIRE.—Poésie:—L'Hiver.—Cric.—Le
singe et le gascon.—Le ventriloque.—Chan-
son du pauvre.—Le brume voyageur.—Varié-
tés.—Réflexions et Pensées.—Faits divers.

POÉSIE.

L'HIVER.

Qui me consolera quand les champs sont déserts,
Quand la nuit obscure et rapide
S'abaisse sur un sol humide,
Ou par torrents se répand dans les airs ?
Qui me consolera quand la feuille stérile
Cache un sentier froid et glissant ;
Quand le soleil sur la pâle prairie
Jette un rayon timide et languissant ?
Quand le soir est la nuit, quand nulle heure charmante
Ne la sépare plus du jour ;
Quand tout gémit sous la tourmente,
Qui me consolera ?... Ce sera ton amour !
Ton amour est un monde, où mon ame ravie
Retrouve, dans ces jours où les cieus sont voilés,
Tous les parfums de la terre exilés,
Toutes les fleurs qu'au printemps on envie.
Oui, dans ces jours de deuil où le cœur affligé
Contre son Créateur s'abandonne au murmure,
Et sous de tristes cieus languit découragé,
S'irritant du malheur que subit la nature ;
Comme aux jours du printemps tout à coup ranimé,
Et de mes plaintes désarmé,
Je lève un front plein d'espérance,
Et je me dis vainqueur de ma souffrance :
Oh ! ce monde est béni du Dieu qui l'a formé !
Elle vit, et je suis aimé !
Quand la nuit orageuse autour de nos demeures
Pousse les vents impétueux,
Quand ils emportent avec eux
Les sons lointains et dispersés des heures ;
Au milieu de ce vague effroi
Qu'apporte le bruit des tempêtes,
Quand meurent du foyer les flammes inquiètes,
Qu'il est doux de songer à toi !
Ta tendresse active et fidèle
Toute entière à moi se révèle !

Tous ses bienfaits me sont présents,
Et je souris dans la tourmente,
Car un dieu de ta voix aimante
Y mêle les tendres accents.
Alors s'efface la lumière,
Alors autour de ma paupière
Je sens le doux sommeil venir ;
Je lui cède et dans ma prière
Arrive encore ton souvenir !
C'en est fait, toute la nature
Semble pour moi s'évanouir ;
Tout se tait dans la nuit obscure,
Je ferme les yeux, et murmure
Un dernier mot pour te bénir.

ULRIC GUTTINGUER.



CRIC.

Avez-vous connu M. Nicard et son chien
Cric ? C'était un excellent homme que Nicard ;
d'un esprit agréable, d'un commerce sûr et facile.
Son chien ne le quittait jamais ; ou, si vous l'ai-
mez mieux, il ne quittait jamais son chien. Ceux
qui les avaient vus une fois ne pouvaient plus les
séparer dans leur pensée, tant le maître res-
semblait au chien et le chien au maître.

M. Nicard avait tout au plus cinq pieds de
haut, et Cric deux de longueur, depuis le bout du
museau jusqu'à l'extrémité de la queue qu'il re-
levait en trompette. Quant à sa hauteur, elle
dépendait de la saison et du ciseau du tondeur,
attendu que ses poils formaient au moins la moi-
tié de son individu. Il avait l'œil vif et ardent,
l'oreille mobile, la voix perçante. Il était hardi,
même un peu querelleur ; non pas qu'il eût
l'humeur brutale du *bulldog* qui saute à la gorge
de quiconque regarde son maître de travers :
Cric n'étranglait personne. Je doute aussi que,
malgré ses excellentes qualités, on eût trouvé en
lui le courage philanthropique du chien de Terre-
Neuve. Cric était dévoué à son maître, au-
tant que chien puisse l'être ; mais il est pro-
bable que si M. Nicard s'était laissé tomber dans
la rivière, il se serait contenté d'aboyer au se-
cours, comme font tant d'honnêtes gens qui se
lamentent sur le sort de leurs amis qui se noient,
et ne font pas un pas vers eux pour leur tendre la
main. Cric était tout simplement de la race des